

## **La ligne Luxemburg-Gramsci<sup>1</sup>** **Frigga Haug**

La formulation de la thématique « ligne Luxemburg-Gramsci » renvoie à une tierce personne, l'écrivain Peter Weiss, qui, un demi-siècle après la mort des deux personnes, l'a reprise comme fil directeur (dans son esquisse d'un plan de travail – juillet 1977) au service de son *Esthétique de la résistance* (Ästhetik des Widerstands). Détachée de l'œuvre de Peter Weiss, cette « ligne » est devenue une métaphore qui, pour la gauche, face aux déceptions et aux défaites de 1989, s'offre pour la recherche d'alternatives en vue de la rénovation du marxisme. Le fait que Rosa Luxemburg ait donné l'impulsion première vers une telle rénovation avait déjà été intuitivement reconnu par tous ceux qui, avant 1989 et plus encore après 1989-91, participaient chaque année aux manifestations sur sa tombe afin de rendre hommage à une martyre du socialisme. J'utilise l'expression « LLG » au sens d'une ligne d'orientation pour mes propres travaux sur la période 2007-2010. Partant d'une perspective gramscienne, je comprends Luxemburg comme celle qui a apporté une série de modifications dans la théorie comme dans la pratique de la social-démocratie et je cherche à partir de là à repérer les thématiques sur lesquelles Gramsci a continué de travailler. Ce qui est ici en jeu est la rénovation du marxisme.

Weiss note comme fil directeur dans le paragraphe final : « Adhésion au parti – le fait qu'il s'agisse d'un petit parti n'a pas d'importance. Adhésion-déclaration de principe – Appartenance idéologique – Absence de contrainte et de dogmatisme – Ligne Luxemburg Gramsci – Cela suppose : explication des erreurs historiques - la connaissance critique et vivante, le refus des constructions illusives, de tout idéalisme, des mystifications » (Notizbücher 608)<sup>2</sup>.

Trois points ressortent : Appartenance au parti comme engagement vis-à-vis de soi-même qui exclut le dogmatisme ; critique des erreurs comme condition d'un marxisme vivant et critique de l'idéologie. Ces trois perspectives conduisent à des contradictions déchirantes. Ce qui est en jeu, c'est l'appropriation de son propre passé, la rigueur des concepts, la création d'une culture.

Weiss écrit : « On ne peut pas travailler seul sur ces questions, nous sommes nombreux à être concernés et nous nous adressons au grand nombre. C'est pour cette raison que j'ai adhéré à un parti, le PC, (...) à une communauté dans laquelle il est important que chacun exprime son opinion, de différentes façons, de façon contradictoire,

---

<sup>1</sup> La traduction de l'allemand au français a été effectuée par André Tosel.

<sup>2</sup> L'indication des ouvrages de référence renvoie à la bibliographie qui figure en fin de texte.

conformément à la démocratie ». (Décembre 1977. Zur neuen Linkspartei in Schweden, 650). La phrase de Luxemburg la plus citée – bien au-delà des cercles qui se réclament de la gauche – concernant la *liberté de ceux qui pensent autrement* (Œuvres Complètes 4, 359), souvent réduite à un simple appel à la tolérance au sens libéral, fait ici l'objet d'une réappropriation politique. Cela fait référence aux exclusions et aux interdictions professionnelles à l'ouest mais aussi à la censure étatique en RDA, où la façon de Weiss d'écrire l'histoire n'était pas tolérée. « Nous qui écrivons, nous nous trouvons dans un perpétuel combat contre les restrictions à la liberté d'opinion, les discriminations et expulsions de ceux qui pensent autrement, mises en œuvres par le pouvoir étatique. »(692)

C'est ainsi qu'il s'exprimait à l'occasion d'un prix qu'il lui était remis à l'Ouest, mettant sur le même plan la censure exercée en RDA et les interdictions professionnelles en RFA. C'est le stalinisme qui est critiqué le plus durement : « Les massacres (...) sont liés à l'essence même du centralisme poussé à l'extrême (...). Ceux qui obéissent aveuglement, qui s'inclinent devant la figure du père primitif, qui étouffent toute velléité d'opposition, qui prennent leur monstrueuse soumission pour de la discipline, sont aussi coupables que les victimes qui poussent la soumission (...) jusqu'à s'anéantir elles-mêmes (...). Ceux qui ont agi ainsi ont commis sans doute la plus grande trahison, car ils avaient été autrefois les plus éminents représentants de la science matérialiste de la société ». (607)

Dans les discussions concernant le nouveau Vietnam, il rappelle (en juillet 1979) : « La véritable liberté est celle de celui qui pense autrement ». Il est clair que cette phrase ne doit pas être comprise comme une exhortation à une paisible tolérance, mais qu'on est ici au cœur de la signification du socialisme. Luxemburg avait écrit cela dans le contexte de sa critique des modalités d'édification du socialisme après la Révolution d'Octobre, sous la forme d'une note en marge. Même si elle souligne « l'immortel mérite historique d'avoir fait avancer le prolétariat dans la résolution des problèmes liés à la conquête du pouvoir politique et à l'édification du socialisme »(4,365), elle estime que le processus a pris une mauvaise direction.

A l'encontre de Lénine, qui estime que l'Etat socialiste n'est que l'Etat capitaliste remis à l'endroit, c'est-à-dire qu'à la place de la classe ouvrière, c'est à présent la bourgeoisie qui se trouve opprimée, elle écrit : « Cette conception simplificatrice manque l'essentiel : la domination politique de la bourgeoisie n'a pas besoin de l'instruction et de l'éducation des masses populaires, si ce n'est dans certaines limites étroites. Alors que pour la dictature prolétarienne (l'éducation) est un élément vital, l'air sans lequel elle ne peut vivre. (O.C.4, 359) Si les masses ne sont pas impliquées dans l'édification du socialisme, le socialisme ne peut pas advenir. Elle détaille la façon dont les Bolchéviques ont « écrasé la vie publique », et ce faisant « tari la source de l'expérience politique et du processus de développement », rendant ainsi « impossible la réalisation du socialisme ». C'est ici que vient la phrase : « La liberté pour les seuls partisans du régime, pour les membres d'un seul parti – même s'ils sont très nombreux – ce n'est pas la liberté. La

liberté, c'est toujours la liberté de ceux qui pensent autrement. Non pas en raison d'une conception fanatique de la « justice » mais parce que tous les effets vivifiants, réparateurs et purifiants que peut avoir la liberté politique dépendent de cela. Ces effets positifs s'effacent, si la liberté est réservée comme un privilège, à quelques uns ». (O.C.4 359)

En 1979, Weiss se demande, en reprenant à son compte de façon critique, la critique de Luxemburg à Lénine, si les conditions qui rendraient possible cette « vraie liberté, celle de ceux qui pensent autrement » (823), peuvent être réunies : « De la même façon que ces conditions n'étaient pas réunies après la Révolution d'octobre, elles ne le sont pas davantage au Vietnam./ La réalité ne permet pas de réunir ces conditions pas plus au Vietnam qu'à Cuba, même si, ici comme là, il pourrait sembler que les bases de ces conditions soient assurées : Là comme ici un fondement humaniste, mais là comme ici, cependant, un ennemi extérieur qui vise inlassablement à renverser la révolution (...) C'est le vieux problème : le socialisme n'a jamais pu encore se développer librement : l'ennemi impérialiste lui a toujours barré la route ».

« Penser autrement est un mot clef pour le marxisme qui est un humanisme critique, une autocritique permanente, qui ne se contente pas de formules toutes faites mais doit rechercher de nouvelles stratégies », écrit Weiss (13 mai 1977). Son regard critique passe en revue l'éclatement de la IIe Internationale, les schismes successifs de la IIIe Internationale, les dégâts causés par les erreurs funestes concernant l'évaluation du fascisme, la politique trompeuse de front populaire, les ravages politiques occasionnés par la deuxième guerre mondiale, la crise glaciaire de la guerre froide (633), afin d'appeler à oser s'engager sur de nouveaux chemins. « Nos expériences pendant le dernier demi-siècle nous ont appris que l'étouffement de la critique et de la volonté de mener une recherche autonome sur les processus sociaux, conduisent à une forme de mort culturelle » (712). On retrouve là les mots de Luxemburg, dans un autre contexte : « Sans élections générale, une presse libre de toute restriction, la liberté d'association, une libre confrontation des opinions, la vie se tarit dans toutes les institutions publiques, devient un théâtre d'ombres dans lequel seule la bureaucratie demeure l'élément actif » (O.C.4 362). Les problématiques sont en interaction : la critique des erreurs, l'autocritique, le savoir critique, la culture, le fait de savoir apprendre de l'expérience – constituent un ensemble qui est au fondement de la pensée de Luxemburg. Après le naufrage de la social-démocratie (lors de son vote en faveur des crédits de guerre en 1914), elle appela en 1917 à fonder un nouveau parti. « A présent, il est clair pour tout ouvrier qui réfléchit, qu'une renaissance du mouvement ouvrier permettant de sortir de l'impuissance et du marasme dans lequel il se trouve aujourd'hui, n'est possible que si l'on identifie clairement leur cause. (...) mais il est clair aussi que la faillite du 4 août 1914 avait des racines profondes au sein même du mouvement ouvrier » (O.C.4, 271). Ce n'est qu'en identifiant ces racines qu'on pourra les arracher et parvenir au « fondement solide » nécessaire à sa reconstruction. Il suit de là « que le point de départ, le premier pas pour la création d'un nouveau mouvement socialiste en Allemagne, doit être une

radicale et fondamentale *confrontation avec le passé*. Ce n'est qu'à partir de l'auto-critique, d'un examen approfondi et sans concession de nos propres erreurs en matière de programme, de tactique et d'organisation, que nous formerons de claires perspectives pour l'avenir, (...); il s'agit là d'entreprendre un examen *politique* des caractéristiques principales de la pratique de la socialdémocratie allemande et des syndicats et de déceler les principales carences qu'elles ont montrées dans le passé (...) C'est aussi ce que nous devons faire, dans notre travail d'agitation, en présence de chaque ouvrier de la base si nous voulons le rallier au drapeau de l'opposition (op.cit.). Pour Luxemburg, l'erreur principale consiste à laisser s'installer la paralysie qui résulte de la passivité bureaucratique et menace la démocratie. Elle appelle à mettre au jour les racines politiques du bureaucratisme et de la dégénérescence de la démocratie dans l'ancien parti et à y porter la hache. (O.C.4 272 sq). Weiss montre que cette critique éclaire l'opposition entre la pensée révolutionnaire et celles des représentants de l'appareil bureaucratique : « Quel gouffre entre ceux qui pensent de façon révolutionnaire, c'est-à-dire sans faire de compromis, avec le souci de rejeter toute forme d'oppression, et les permanents et bureaucrates, incrustés dans l'appareil » (Notizbücher, 653). Tous les deux, Luxemburg comme Weiss (612) soulignent sans relâche la nécessité d'apprendre de l'expérience, afin de dégager une voie pour l'avenir. Luxemburg écrit : « Seule l'expérience est à même de rectifier et d'ouvrir de nouvelles voies. C'est seulement de la vie écumante, sans entrave, que surgissent mille formes nouvelles, les improvisations nécessaires, et la capacité créatrice d'auto-corriger les erreurs et les échecs (...). Faute de quoi le socialisme ne peut qu'être décrété, octroyé par une douzaine d'intellectuels assis autour d'un tapis vert (O.C.4 360 et 356). Une société nouvelle, précise Luxemburg – et Weiss le répète – ne peut pas être construite en appliquant les anciens procédés. Cela nécessite l'expérimentation. Elle est en elle-même expérimentation.

Weiss (comme du reste Brecht) intègre constamment dans son *Esthétique* des phrases, des mots de Luxemburg ; il lui emprunte même ses éléments de critique à l'encontre de la façon traditionnelle d'écrire l'histoire, et reprend les impulsions qu'elle donne pour la rénover. Luxemburg incite à comprendre l'histoire comme l'œuvre des hommes dans leur vie quotidienne. « L'ensemble de la civilisation humaine est l'œuvre de l'action collective de tous, l'œuvre des masses. (...) L'histoire [de l'humanité] est remplie de légendes de héros, d'exploits individuels, elle résonne de la gloire de monarques avisés, de capitaines téméraires, d'explorateurs audacieux, d'inventeurs de génie, de libérateurs héroïques. (...) A première vue tout le mal comme le bien, le malheur comme le bonheur des peuples, résultent de l'action individuelle des dirigeants ou des grands hommes. En réalité, ce sont les peuples, les masses anonymes qui, par eux-mêmes, créent leur destin, leur bonheur ou leur malheur » (O.C.4 206). Weiss fait sienne l'incitation de Luxemburg à se démarquer d'une certaine façon d'écrire l'histoire, qui occulte les luttes de libération des hommes, aussi bien au début qu'à la fin de son *Ethétique*. (La dernière scène renvoie à la frise de Pergame-Notizbücher 897). Il reprend presque mot à mot les expressions – et parfois même les tournures – de Luxemburg. Comme Brecht, Weiss

considère que ce sont les pensées et les connaissances des « ouvriers qui lisent » qui permettent une autre lecture des témoignages de l'histoire lorsqu'on contemple l'autel de Pergame.

Dans les carnets de note de Weiss, Gramsci apparaît à un endroit décisif. Il écrit en octobre 1978 : « il nous faut nous débarrasser du concept de *dictature du prolétariat*. Dans nos pays, la classe qu'on pourrait nommer « prolétariat » n'existe plus. Il ne reste plus que des blocs regroupant des hommes liés entre eux par les mêmes intérêts, les mêmes aspirations, les mêmes dégoûts (selon la définition de Gramsci), qui se constituent comme tels au sein des mouvements communistes d'Italie, d'Espagne, et de France. Quand ces blocs – qui n'empruntent plus les voies de la Révolution mais celles des élections démocratiques – obtiendront la majorité, le concept discrédité de dictature sera remplacé par un concept qu'on pourrait appeler « détermination » (Entschlossenheit). (749) Au moment où il renonce à la dictature du prolétariat, il reprend le concept gramscien de « bloc ». Visant ceux qui s'opposent à une politique vivante du mouvement ouvrier, Weiss écrit : « Les porteurs de l'idéologie, endurcis, inamovibles et immuables, sont toujours aux côtés des réactionnaires quel que soit le bloc auquel ils se rallient ; leur posture militante, qui peut apparaître conséquente, ne vise en réalité à rien d'autre qu'à conserver un vieux fond d'idées, mortes et dépassées »(Notizbücher, 631).

Par opposition à cela, le marxisme est un savoir critique. En tant que marxiste, on est en permanence dans un procès dialectique on ne peut rien admettre comme définitivement achevé, on doit tout remettre en cause (630). Ainsi, Gramsci témoigne de la nécessité d'une nouvelle pensée critique de l'histoire en même temps qu'il est l'une des deux figures du marxisme vivant, sur lesquelles nos successeurs pourront s'appuyer. Pour le dire de façon pathétique, Luxemburg et Gramsci constituent des points d'appui pour reconnaître ce qui reste valable dans le marxisme, malgré tous ses échecs.

Pour comprendre la scission du mouvement ouvrier, la tragédie de sa propre auto-destruction, la politique inconséquente de front populaire et son échec ayant abouti au fascisme..., pour comprendre tout cela sans tomber dans le désespoir, il faut recourir à Gramsci, à ses concepts, à ses propositions, à sa philosophie de la praxis qui explore les contradictions dans leur portée la plus vaste comme dans les individus-sujets et aussi à sa position concernant le pessimisme de la raison et l'optimisme de la volonté (p.8).

On peut ainsi lire *l'Esthétique de la résistance* comme un roman gramscien : théorie, praxis, motif, révolution, critique artistique forment un tout. Dans le troisième volume de *l'Esthétique*, Weiss en arrive au résultat suivant : « Il ne s'agit plus de décrire le chemin qui conduit à une esthétique de la résistance, c'est bien plutôt cette esthétique qui fonde la conception d'ensemble et permet les descriptions et les analyses. Le regard doit partir de cette esthétique pour se porter vers les événements. Dans l'art, le motif de la résistance, tel qu'il est compris ici, acquiert une importance particulière (sans cesse au

premier plan), car les difficultés pèsent si lourdement sur les hommes que ce fardeau leur devient insupportable. »(782).

*Lecture de Luxemburg à partir de Gramsci.* En partant des discussions de Weiss qui mettent l'accent sur la critique des erreurs, l'autocritique, le savoir critique, l'interprétation de l'histoire, et la nécessité d'apprendre de l'expérience, on retrouve les critiques adressées par Gramsci à Luxemburg, quant à ses conceptions de l'activité parlementaire, de l'Etat, de la Révolution, du politique et à partir de là du parti et des intellectuels, de la pensée dialectique et de la politique du culturel ; l'approche de ces questions gagne en précision à travers la lecture de Gramsci.

*Guerre de position – guerre de mouvement et réalisme politique révolutionnaire.* Gramsci a lu le livre de Luxemburg « Grève de masse, parti et syndicat » (O.C. 91-170). Cet ouvrage, qui tire les leçons des événements de 1905, a été traduit en 1919-20 en italien par Alessandrini. Il écrit à ce sujet : « Ce petit livre me paraît être d'une grande portée pour comprendre l'application de la théorie de la guerre de mouvement au domaine de la science historique et de l'art politique.

L'élément économique brut (crises, etc...) est l'équivalent de l'artillerie de campagne dans la guerre, dont la fonction est de faire une brèche dans la défense ennemie, suffisamment importante pour permettre à nos propres troupes de pénétrer (H.7 §10, 866). Au passage, il remarque que Luxemburg « a théorisé, de façon quelque peu précipitée et superficielle, l'expérience historique de 1905 : Rosa a négligé les éléments organisationnels et de « volontarisme » qui, lors de ces événements, ont été beaucoup plus répandus et efficaces que Rosa, en raison de ses préjugés « économistes » et spontanéistes, n'est encline à le penser ». (H13, §24,1587). Cela signifie que Luxemburg mise sur les dimensions auto-destructrices du mode de production capitaliste et ce faisant, elle méconnaît les capacités du système à se régénérer en amortissant les chocs, sans perdre la confiance qu'il a en lui, en ses forces et en son avenir. La critique de Gramsci est justifiée, en ce qu'elle pointe un défaut d'analyse concernant la capacité qu'à l'Etat bourgeois à se reproduire, défaut lié à l'attente d'une sorte de miracle, tel un éclair foudroyant (Op.cit) ; mais elle est aussi injustifiée, dans la mesure où elle ne tient pas compte de l'action politique effective de Luxemburg. Manifestement, il méconnaît ce qu'elle appelle *le réalisme politique révolutionnaire* qu'elle entend pratiquer au quotidien ; Cette conception de la politique correspond à beaucoup d'égards aux conceptions de Gramsci sur la guerre non pas de « mouvement » mais de « position », dans la mesure où il caractérise ainsi le combat pour l'hégémonie, dans un contexte historique qui n'est pas révolutionnaire. Luxemburg précise clairement : « Il est complètement erroné de concevoir la grève de masse comme un acte singulier. Cette notion désigne plutôt une longue période de luttes de classes qui s'étend sur plusieurs années, voire plusieurs décennies » (O.C.2 P.125). Gramsci rappelle qu'après 1870 et « l'expansion coloniale de l'Europe, « toutes les « structures organisationnelles » de l'Etat ont été transformés et qu'en matière de science politique, la « formule

quarantuitarde de la « révolution permanente » doit être retravaillée et dépassée, dans la formule de « l'hégémonie civile » (H13, §7 1545). Plus tard, il ajoutera : « la même réduction [qui assigne à la guerre de position, sur le plan militaire une fonction essentiellement tactique F.H.] doit aussi être mise en œuvre sur le plan de l'art et de la théorie politiques, à tout le moins pour ce qui concerne les Etats avancés, où la « société civile » est devenue une structure très complexe capable de résister aux irrptions de l'élément économique brut (Crises, Dépressions, etc...) ; les superstructures de la société civile sont comparables au système des tranchées dans la guerre moderne. » (H.13§24 1589). C'est pourquoi Gramsci propose, à partir de là, d'analyser de façon approfondie quels sont « les éléments de la société civile qui correspondent aux systèmes défensifs de la guerre de position » (1590).

Luxemburg avait fait l'expérience de la première guerre mondiale et de ses effets sur la politique de la social-démocratie et sur les masses ouvrières, ce qui la conduisit à critiquer la politique du mouvement ouvrier – mais également sa propre politique en son sein -, en vue d'une rénovation. En plus de cela, Gramsci a fait l'expérience de la construction du socialisme en Russie, de l'arrivée du fascisme en Italie, qui le jeta en prison. Ces deux phénomènes l'incitèrent, chacun à leur façon, à réfléchir à la politique du mouvement ouvrier. Pour analyser la théorie et la pratique de Luxemburg dans un contexte de guerre de position – donc, par rapport à la société civile – il faut étudier son réalisme politique révolutionnaire. A la base de cette notion, on trouve ses conceptions sur le parlementarisme, la révolution, la dictature du prolétariat, la liberté, la culture, les libertés civiques et l'Etat. Le grand mérite de Luxemburg est d'avoir opéré un déplacement des problématiques habituelles liées à ces notions ; Ce travail a été poursuivi par Gramsci, à travers les concepts d'hégémonie, de société civile, d'Etat intégral, de bloc historique et d'intellectuel organique. Une des difficultés de la compréhension de Luxemburg provient du fait que ses travaux ont été ensevelis par de multiples réceptions pleines de préjugés, à travers lesquelles il faut se frayer un chemin un peu comme dans une galerie de mine. A propos des notions évoquées plus haut, on peut trouver chaque fois des affirmations contradictoires de Luxemburg : prétendre en produire des définitions ultimes, ferait manquer l'essentiel de son travail et de sa pensée. Car elle ne pense absolument pas selon des définitions figées, ni par anti-thèses, ni en blanc et noir. Ce qu'il y a de tout à fait moderne dans son approche théorique, c'est justement la dissolution des oppositions traditionnelles et le déplacement des questions. C'est ainsi que la question habituelle visant à savoir si Luxemburg était pour ou contre l'activité parlementaire, passe à côté de l'originalité de sa pensée. Dans la controverse sur le rôle du Parlement, ce qui l'intéresse, c'est de poser les bases d'une politique intégrant des contradictions, notion que Gramsci reprendra plus tard pour la porter à un niveau conceptuel supérieur dans le concept de lutte pour l'hégémonie dans la société civile.

*Parlement.* Elle comprend le parlement comme forme historique de la domination de classe de la bourgeoisie, qui doit être néanmoins utilisée par les représentants de la

classe ouvrière, pour améliorer la condition sociale des ouvriers, mais plus encore pour se défendre contre les attaques permanentes de la bourgeoisie et, finalement pour démontrer à propos de divers sujets, qu'un autre ordre social est nécessaire. En ce sens, elle comprend la politique, comme Gramsci aussi plus tard, comme pédagogie, procès à travers lequel les hommes doivent apprendre à prendre en mains les affaires du gouvernement. « Le rôle de la socialdémocratie au sein du corps législatif bourgeois est d'emblée pris dans des contradictions. Il s'agit de participer au travail législatif, en vue d'obtenir des mesures positives concrètes, tout en faisant valoir constamment le point de vue d'une opposition de principe à l'Etat capitaliste -, voilà, esquissée, à grands traits, la difficile tâche de nos représentants parlementaires. Dans ce travail, il faut reconnaître la fonction utile qu'assument le Capital et l'Etat en mettant en évidence de façon permanente les procédés par lesquels la domination de la propriété privée exerce ses contraintes sur l'élaboration de la loi, sur la justice et sur l'administration. On peut prendre les exemples suivants : lutter en faveur du développement des moyens de transports mais refuser la politique de l'Etat capitaliste dans le domaine des chemins de fer (...), défendre l'élévation du niveau de l'enseignement primaire, mais pas dans ses formes actuelles » (O.C. 1/2 122).

Même si, dans ce travail parlementaire, le chemin est très étroit sur la ligne de crête entre le « négativisme sectaire » et le « parlementarisme bourgeois », (1/1 5. 252) il demande un grand tact et enseigne aux parlementaires à remettre en cause leur approches : « seule la coordination des différentes formes de lutte constitue une politique socialiste. Et elle les énumère : mobilisation de rue, grève générale et tout spécialement utilisation de la presse pour rendre les ouvriers conscients de leur propre force, afin qu'ils ne considèrent pas le combat parlementaire comme l'axe principal de la vie politique (O.C. 3 454). Ainsi, la politique luxemburgienne inclut une perspective, qui invite à aller au-delà des formes actuelles de la société, ce qui fonde sa portée critique. (454 sq.). Même si l'activité parlementaire, la démocratie et la liberté de la presse ne relèvent pas du socialisme mais des libertés bourgeoises, ces domaines demeurent, au sein de la société bourgeoise, des terrains de lutte indispensables. Toutefois, si les sociodémocrates font des luttes à mener sur ces terrains un but en soi, ils s'enlisent dans le bureaucratisme et deviennent un parti bourgeois parmi les autres. Au lieu de cela, il s'agit de montrer en permanence que les destinées du monde ne sont pas déterminées par le parlement mais par le capital, devenu transnational, et que cela entraîne la guerre, la destruction et la misère de masse.

*Révolution et hégémonie.* Pour employer les mots de Gramsci, il s'agit bien pour Luxemburg, de politique visant à l'hégémonie socialiste. La question traditionnelle qui consiste à se demander si cette politique privilégie la réforme ou la révolution est mal posée. L'une et l'autre sont une forme de combat ; l'une est nécessaire à l'intérieur de l'Etat bourgeois pour améliorer la situation de la classe ouvrière et sa formation ; l'autre est nécessaire pour le dépasser, car le pouvoir politique ne peut pas être conquis sans bouleversement. Autrement dit, elle déplace les points de vue au sein du procès



historique et expose en même temps l'interconnexion des différents moyens de l'action politique : « Le parlementarisme, compris comme l'instrument unique de salut dans la lutte politique de la classe ouvrière relève du fantasme et s'avère en fin de compte réactionnaire, de même que la grève générale ou la barricade comprises comme uniques instruments de salut. (...) Toutefois il est indispensable d'avoir une claire perception de la nécessité d'utiliser la violence, aussi bien à l'occasion de certains épisodes particuliers de la lutte des classes que pour la conquête définitive du pouvoir de l'Etat ; c'est elle qui est en mesure de donner à nos activités pacifiques et légales leur force et leur efficacité » (O.C.1/2 247).

Luxemburg vise à l'articulation des différentes formes de lutte : au parlement, dans les entreprises, dans la rue, dans la presse. C'est précisément cette articulation qui fait une politique socialiste. Si on privilégie l'une d'entre elle, on fait le jeu de la réaction. Cela entraîne comme conséquences : l'incantation, la passivité bureaucratique, le fatalisme paralysant. Tout processus d'autonomisation d'une de ces formes de lutte pour en faire un instrument privilégié, aboutit, à terme, à perdre ce caractère vivant résultant de leur diversité, qui, pour Luxemburg, caractérise le socialisme.

Dans sa critique de la politique des Bolchéviks après le début de la Révolution, Luxemburg se prononce contre l'alternative « dictature ou démocratie ». La dictature prolétarienne, ce n'est pas la dictature bourgeoise à la tête de laquelle on aurait mis des prolétaires. Elle doit plutôt, *en tant de dictature*, être *également démocratique*. Elle précise, afin d'éviter tout malentendu, qu'une politique socialiste, qu'une démocratie socialiste, doit être l'œuvre de la base et ne doit pas venir du sommet : « Cette dictature consiste à utiliser la démocratie, non à la supprimer, pour attaquer de façon énergique et déterminé les privilèges et les structures économiques de la société bourgeoise. (...) Elle doit être l'œuvre d'une classe et non d'une petite minorité dirigeante agissant au nom de la classe ouvrière ; cela veut dire que chaque pas effectué doit provenir d'une participation active des masses, doit être fait sous leur influence, doit se soumettre au contrôle de l'opinion publique et provenir en fin de compte du renforcement de l'éducation politique des masses populaires. » (O.C.4 363 sq.). Dictature doit être ici compris comme obligation de développement d'un processus, ou comme impératif catégorique dans la durée : chacun doit apprendre à gouverner en s'appropriant les fonctions de gouvernement.

C'est en ce point que Gramsci place son analyse du développement de la *société civile*. Le pas qu'il faut faire de la guerre de mouvement à la guerre de position, afin de consolider « les tranchées », doit être fait dans l'urgence et « implique en amont une reconnaissance du terrain et une identification des tranchées et fortifications ennemies(...). A l'Est, l'Etat était tout ; la société civile n'était qu'à ses débuts, gélatineuse ; En Occident, il existe entre l'Etat et la société civile une véritable articulation de la sorte que si l'Etat vacille, perdure la robuste structure de la société civile (H7, § 16 874) – sa critique à Luxemburg

porte sur le fait que celle-ci n'a pas pris en compte la robustesse de la société civile, qui permet au capitalisme d'amortir les crises qu'il traverse.

*Pensée dialectique/la taupe.* Ces mises au point concernant la révolution nous font voir la dialectique à l'œuvre dans la pensée de Luxemburg. Elle rassemble différents éléments, qui, pris ensemble, permettent de se faire une conception des processus historiques selon laquelle le passage du capitalisme à la Révolution ne se produit pas selon un plan, pas plus que selon des stratégies mises au point par avance, ni selon des lois fixes, mais à travers des titubations hasardeuses, comme en produisent les « crises du mode de production capitaliste ». Cela signifie, entre autre, « qu'une véritable révolution, un soulèvement des masses n'est jamais et ne peut jamais être le produit artificiel d'une agitation délibérée, de la part d'un groupe dirigeant agissant selon un plan prévu d'avance » (O.C. 1/2 510).

Wolfgang Fritz Haug parle de l'intérêt de Luxemburg (et de celui de Marx) pour le non-linéaire, le soudain, l'imprévu par lequel un saut temporel s'accomplit (237).

Quand une révolution éclate, comme un volcan, les conceptions de ceux d'en bas, de ceux qui commencent la révolution, parviennent en pleine lumière. C'est alors qu'il s'agit de planifier et d'organiser les étapes suivantes, de rassembler les informations, de lancer les mots d'ordre, en prenant en compte le fait que « ceux d'en bas » ont déclenché pour de bon la lutte afin de s'emparer du pouvoir étatique. Le passage de la « guerre de position » à la « guerre de mouvement » comme dit Gramsci, relève de l'improbable et de l'imprévisible. Une fois la guerre de mouvement commencée, c'est le règne de la violence et des combats sanglants mais il apparaît aussi clairement qu'il s'agit alors d'une tentative concrète pour s'approprier le pouvoir. Pourtant, cette « appropriation », Luxemburg ne la pense pas comme un acte de violence ponctuel mais comme une série infinie de petites luttes, « dans chaque Etat, dans chaque ville, chaque commune, chaque village » (O.C.4, 509). C'est la Révolution qui donne une force dialectique telle à la pensée, qu'elle peut identifier l'axe temporel à partir duquel l'impossible devient possible.

*Le parti et les intellectuels.* Les études auxquelles les intellectuels du parti doivent procéder en permanence constitueront les fondements de la pratique politique. Comme Gramsci plus tard, Luxemburg a en tête un groupe de plus en plus nombreux de savants qualifiés, au service du prolétariat mondial, qui à partir de la défense de la cause prolétarienne, élaborent un point de vue de portée universelle.

Pour que les intellectuels du parti puissent être efficaces, ils doivent, entre autres, être représentés au parlement et y faire de grands discours, utilisant ainsi le parlement comme une tribune pour parler au peuple (O.C. 3 450).

L'art de la politique doit s'exercer dans l'espace public. Ce n'est pas derrière des portes fermées, dans le secret, mais à travers la proclamation publique de ce qui est, qu'on prépare le terrain afin de permettre au peuple, aux hommes, au prolétariat, de prendre

en main la transformation de la société. Les concepts utilisés par Luxemburg – « agitation, éducation, qualification » - ont été tous disqualifiés ces dernières décennies, car associés à une politique socialiste imposée par le haut, à l'activité d'une avant-garde, d'une direction prétendant apprendre aux ouvriers, aux « masses », de quoi il retournent et de ce qu'ils doivent faire. Mais Luxemburg ne conçoit pas le parti comme sacrosaint, ni la direction comme instance de commandement et les masses comme simples exécutants. Elle pense la politique socialiste comme un procès visant à donner aux « masses » la capacité de se mettre en mouvement pour atteindre leurs propres fins et exercer le pouvoir pour transformer la société. Cela concerne au plus près ce que Gramsci désigne comme combat pour l'hégémonie, en tant que tentative d'obtenir l'adhésion du peuple à un projet alternatif visant à transformer la société et l'économie ;

Gramsci part de la question de l'efficacité du parti, de sa « capacité positive comme négative à partir de laquelle il peut contribuer à produire certains événements mais aussi empêcher que certains autres ne se produisent ». (H13 § 33 1603). Cela veut dire qu'il ne s'intéresse pas au parti d'un point de vue sociologique, en tant qu'institution, mais « en tant qu'histoire d'une masse d'hommes (...) qui ont suivi leurs dirigeants, leur ont fait confiance, ont montré loyauté et discipline, ou les ont critiqués avec « réalisme », face à certaines initiatives auxquelles ils ne se sont pas identifiés ou seulement de façon passive (1602). Se plaçant du point de vue des masses, Gramsci, caractérise le parti par sa fonction de production d'intellectuels politiques qualifiés, de dirigeants, d'organiseurs, susceptibles d'exercer divers types de fonctions et d'activités et de prendre part au développement organique d'une société civile et politique intégrale (H12 § 1 1505).

Ainsi compris, un parti socialiste constitue un procès, visant à s'emparer de l'hégémonie pour mettre en œuvre une alternative à la société actuelle. À la base de cela, il y a la conception des intellectuels non pas comme groupe séparé du reste de la société, mais comme exerçant une fonction dans cette société, qui est une praxis qualifiée. En ce sens chacun peut devenir un intellectuel et chaque classe possède ses intellectuels (H 12 § 1 1500), qui représentent ses intérêts, qui conceptualisent les enjeux importants pour elle, formulent les mots d'ordre, se font publicistes, écrivains. Pour cet ensemble ainsi compris, il emploie le concept « d'intellectuels organiques ». Il n'y a pas d'organisation sans intellectuels, i.e. sans organisateurs et dirigeants ; la relation complexe entre théorie et pratique se manifeste concrètement à travers l'existence d'une catégorie de personnes qui sont spécialisés dans le travail de conceptualisation et l'activité philosophique. (H 11 § 12, 1385). Pour Gramsci, les intellectuels exercent une fonction structurelle pas seulement dans la culture, mais aussi et surtout dans la société.

Les intellectuels qui sont au service des dominants présentent certains intérêts particuliers comme l'intérêt général, afin de les rendre hégémoniques, recherchant ainsi à obtenir l'adhésion des groupes subalternes. À l'inverse, les intellectuels au service des mouvements d'émancipation travaillent contre l'hégémonie bénéficiant aux dominants.

Leur activité relève de l'explication et de l'éducation, rejette la domination et exerce un rôle d'organisation à différents niveaux de la société en tant qu'enseignants, « conservateurs du patrimoine intellectuel » ou intellectuels engagés dans l'action politique (1503). Une politique socialiste s'efforcera à rallier à sa cause le plus grand nombre possible d'intellectuels qui servaient au départ les intérêts des classes dominantes. Cela est rendu possible dès lors que ce qui importe aux intellectuels, c'est de diffuser, de façon critique, des vérités ; ils ne peuvent le faire que s'ils cessent de servir des intérêts particuliers et deviennent les porteurs d'une « culture nouvelle », d'un nouvel ordre intellectuel et moral (H.11, §12, 1377).

*Etat et Hégémonie* Ces considérations ouvrent pour Gramsci des perspectives révolutionnaires : « Il est possible et on doit tenter d'obtenir une « hégémonie politique » avant d'accéder au gouvernement, en revanche il ne faut pas pour obtenir cette hégémonie s'en remettre au pouvoir et à la puissance matérielle que procure après coup l'accès au gouvernement, (H.1 § 44, 102).

De la thèse de Marx, selon laquelle l'essence de l'homme c'est « l'ensemble des rapports sociaux », Gramsci déduit (H.7, § 35, 891) que cela implique avant tout « l'idée de devenir ». D'où l'objectif pour la recherche qu'il se fixe : « (...) l'homme est en devenir, il se transforme en permanence avec la transformation des rapports sociaux (...) il faut construire une théorie qui rende compte de tous ces rapports, de leur inter-activité et de leur évolution ; mais l'on peut constater que le siège de ce processus réside dans la conscience de l'individu capable de connaître, vouloir, admirer, créer (...) et qui se comprend non pas comme isolé mais comme plein de possibilités qui lui sont offertes par le contact avec les autres hommes et dans les rapports avec les choses, ce dont il a inévitablement une certaine connaissance » (Op.cit). Les individus, impliqués dans les rapports sociaux, adaptés à des civilisations différentes, parfois opposées, ayant pour certaines, comme fondement, le préjugé et la superstition, pour d'autres, la science et la confiance en l'avenir, doivent s'efforcer d'être cohérents pour être capable d'agir sur le plan social. Ce procès est sans fin. Gramsci expose, en condensé, que l'homme en tant qu'être social ne peut s'approprier son essence que dans la mesure où il travaille lui-même sans cesse à son auto-transformation. Cette tâche n'est pas seulement psychologique, elle est avant tout politique car elle inclut nécessairement l'action pour la transformation des rapports sociaux. « Il suit de là que chacun devient autre, se transforme, dans la mesure où il fait devenir autre et transforme la totalité des rapports sociaux au centre desquels il se trouve » (H.10, §54, 1348). Il s'agit donc de « connaître les rapports sociaux dans leur genèse, dans le flux de leur formation, car chaque individu n'est pas seulement la synthèse des rapports existants mais également de leur histoire, ce qui veut dire qu'il est un résumé de l'ensemble du passé ». (Op.cit).

Gramsci rassemble ces différentes problématiques dans la notion d'Etat intégral : « Etat = société politique + société civile, tenues ensemble par la contrainte » (H.6, § 88, 783). A un autre endroit il note : « Dictature+ Hégémonie » (H.6 §155, 824). Ainsi la politique,

l'économie et l'idéologie sont comprises comme étant intimement intriquées. Gramsci développe ce théorème en opposition à l'économisme. L'Etat intégral rassemble les membres de la société et les transforme. De cette façon on peut déceler l'Etat à l'œuvre à l'intérieur des individus de la même façon qu'on peut y analyser les processus de reproduction de la classe dominante.

Ainsi, apparaissent clairement les tâches qui incombent à une classe en lutte pour l'hégémonie. Le concept permet avant tout de saisir les transformations dans les rapports entre la politique et l'économie, et de concevoir, dans le même mouvement, « la politique comme l'art de gouverner les hommes en obtenant durablement leur consensus » (H.5 §127 681) ; l'Etat intégral lui-même étant toujours un « éducateur qui s'efforce de créer un nouveau type ou d'atteindre un nouveau stade de civilisation » (H.13 § 11 1548 sq.). Toutes ces déterminations aident à comprendre la rupture que représente la pensée de Luxemburg et à percevoir en quoi on peut voir dans ses conceptions, un nouveau point de départ de la pensée politique.

*Politique du culturel* L'Etude des cahiers de prison de Gramsci permet de repérer en retour des manques d'importance décisive dans les analyses et la pratique politique de Luxemburg. Ce qu'elle n'intègre pas dans son travail en direction des masses et du « peuple », méconnaissant par là sa force, c'est ce que Gramsci appelle le « culturel » à partir de quoi il construit, pour, à la fois mieux l'identifier et aussi fournir des orientations pour la lutte, le concept de la « société civile ». Cela aboutit à réorienter la politique vers les contradictions à l'œuvre dans les sujets eux-mêmes, mais incitent également à tenir compte de ces sujets pétris de contradiction. La société civile est, chez Gramsci, une catégorie théorique. Sous le terme de « l'agir de la société civile », on peut regrouper toutes les pratiques à travers lesquelles les individus se construisent une conception du monde, se font une idée de la société qui détermine leurs opinions politiques et donc, en fin de compte aussi, leur agir : au bistro, dans les associations, au sein de la famille, à l'école, dans l'entreprise, etc.

Par là, les individus sont pris par d'innombrables fils dans le tissu social existant. Pour travailler contre l'hégémonie dominante, il faut étudier de près ces imbrications afin de pouvoir proposer aux individus des perspectives émancipatrices à travers des pratiques alternatives. Ces imbrications, comme le travail qui s'effectue contre elles pour les transformer, sont compris par Gramsci sous le terme de « politique du culturel ». « En fin de compte, les hommes sont prisonniers de l'habitude, sous des formes multiples, et en raison de leur appartenance à des groupes, relevant de cultures différentes ; ils doivent à partir de là, s'efforcer par effort de volonté d'accéder à la conscience de leur être et d'identifier les buts qu'ils se fixent. » Une telle volonté [volonté rationnelle, qui correspond à des nécessités historiques objectives] est dès l'origine à l'œuvre dans tout individu ; mais elle atteste sa rationalité lorsqu'elle est reprise par le plus grand nombre ; Elle devient alors une représentation « culturelle », exprime le « bon sens », une représentation du monde, incluant une éthique qui lui correspond » (H.11, § 59 1472 sq.).

Sur certains points, Luxemburg se rapproche de ces considérations – ainsi lorsqu'elle parle d'un fond de conservatisme dans la pensée des ouvriers ou de leur « immaturité » qui entraîne leur participation à des prétendues « guerres patriotiques » pour massacrer leurs « frères socialistes » ; également quand elle pose qu'il faut faire de la politique avec le prolétariat, tel qu'il est, c'est-à-dire non pas victorieux mais dominé ; également quand elle s'astreint, à travers les petites luttes quotidiennes, à travailler contre le consensus dominant. Elle abandonne toutefois ces approches, afin de retrouver l'espoir qui permet de penser qu'on pourra trouver des solutions rapides, dès lors qu'on s'appuie sur une conscience prolétarienne préexistante. En cela sa position concernant le féminisme est exemplaire : Elle balaie d'un revers de main la question des avantages et des chaînes que constituent pour les femmes la protection de la famille et du foyer, pour s'en tenir à la lutte des classes. Ainsi, elle méconnaît le pouvoir qu'exerce le milieu culturel dans lequel tous les individus, y compris les ouvriers, se trouvent enfermés comme des poissons dans l'eau. Le combat pour l'hégémonie doit être mené par les intellectuels organiques sur le plan culturel au sein du mouvement ouvrier, qui regroupent des subjectivités contradictoires.

Pourtant Luxemburg a commencé à travailler sur la problématique du culturel. Elle a aussi procédé à une critique acerbe de l'esbrouffe intellectuelle – ce que Gramsci appelle « Lorianisme » - ce qui a fait scandale ; elle a aussi dénoncé une certaine atmosphère « étriquée » qu'on trouve dans les familles ouvrières et au sein du parti. Elle recommande de lire de la littérature, non pas pour y chercher une théorie sociale car on ne peut pas la juger en fonction des « recettes » qu'elle prône, mais en fonction du point de vue sur l'humain qu'elle contient et qui intéresse les masses de lecteurs, ce qu'elle appelle son « esprit vivifiant » (307). Ce qui est inhabituel chez Luxemburg, dans son approche de la littérature, c'est qu'elle lit surtout les romans en fonction de l'écho qu'ils suscitent dans le peuple ; ce qui l'intéresse c'est de voir comment les gens peuvent mettre en rapport leur vie avec les personnages des romans. La littérature (O.C. 1/2 536) devient ainsi un médium à travers lequel le peuple peut se former lui-même.

Gramsci lui aussi a écrit sur la littérature et il fait des remarques très proches de celles de Luxemburg : « En bref, le type de critique littéraire propre au matérialisme historique : (...) Combat pour la culture, c'est-à-dire nouvel humanisme, critique de l'habitude et des sentiments, enthousiasme passionné, y compris sous la forme du sarcasme » (H.4, §5 464). Lui aussi lit des romans en prison. Non pas la littérature internationale mais les lectures quotidiennes du peuple- les romans feuilletons des magazines et des journaux et surtout les romans historiques comme on en trouve dans les kiosques de gare. Il cherche à déchiffrer le sens que trouvent dans ces romans les gens qui les lisent. Exactement pour les mêmes raisons qui justifient l'intérêt de Luxemburg pour la lecture de Schiller par Mehring. Mais Luxemburg avait d'évidence sous les yeux une classe ouvrière qui lisait surtout la littérature bourgeoise classique, même si c'était sous forme d'extraits. Gramsci pense plutôt à une classe ouvrière qui se

située dans un autre type de culture, conçue spécialement pour elle, sous la forme d'une « littérature populaire ». Mais celle-ci renforce le peuple dans ses illusions ; c'est pourquoi Gramsci est à la recherche d'une littérature qui serait comprise et appréciée par le peuple, sans être idéologique, sans répandre des illusions, sans maintenir les gens à un niveau subalterne. Il encourage donc les écrivains à assumer leur tâche « d'éducateurs ». Luxemburg veut mettre à la portée du peuple les grandes œuvres de la littérature bourgeoise classique, afin qu'il puisse s'approprier cette culture pour ses propres fins. Luxemburg attend davantage du peuple que Gramsci, cela a des effets plus durables sur un peuple qui ne se tient pas lui-même en haute estime.

*Résultat.* On peut lire Rosa Luxemburg à partir d'Antonio Gramsci comme une intellectuelle organique de la classe ouvrière qui a impulsé un renouveau de la pratique politique et, ce faisant, a buté sur les limites et les lacunes de la politique socialiste telle qu'elle était pratiquée jusque là. Elle n'a fait qu'esquisser, plus particulièrement pour ce qui relève du culturel, l'élaboration théorico-politique à travers les catégories d'intellectuel, d'hégémonie, du rôle de l'Etat – mais ce faisant elle a néanmoins fait le lien entre le développement des forces productives et l'analyse des sujets concrets qui – impliqués dans les rapports bourgeois – doivent se délivrer de leurs chaînes pour pouvoir agir.

Gramsci travaille sur tous ces points selon des modalités qui peuvent être comprises comme une appropriation historiquement critique de la pensée de Luxemburg et de son art de la politique. On peut donc préconiser d'étudier de près Luxemburg pour apprendre d'elle, mais aussi pour mieux comprendre Gramsci. Il a donné forme à des concepts analytiques qui correspondent aux tentatives effectuées par Luxemburg sur le plan politique : hégémonie, société civile, Etat intégral, bloc historique, milieu historique, politique du culturel, - de même que son plaidoyer en direction des sujets politiques, prisonniers dans des traditions, des mœurs, des cultures opposées et contradictoires, afin qu'ils se transforment avec cohérence et participent à la transformation de la vie politique et de la société. Lire Gramsci, en partant de l'exigence politique et de la pratique de Luxemburg, permet de mieux le comprendre ; lire Luxemburg à partir de Gramsci, permet de découvrir de très nombreuses pistes et propositions dont on méconnaît la signification – et même l'existence – si l'on s'en tient à la seule lecture de Luxemburg. L'étude alternée des deux ensemble produit un effet de synergie qui renforce l'espérance politique et donc la capacité d'agir.

Bibliographie: A.Bernhard, >^Wir hatten stammelnd begonnen^^, Die Ästhetik des Widerstands als Bildungsgeschichte der Arbeiterbewegung<, in: Das Argument, 34. Jg., H 2, 1992, B.Brecht, *Thurandot oder der Kongress der Weißwäscher*; M.Brie, >Der Fall Millerand – Regierungsbeteiligung der Sozialisten als Testfall marxistischer Staatstheorie<, in: Brie/Haug (Hg.) *Zwischen Klassenstaat und Selbstbefreiung. Zum Staatsverständnis von Rosa Luxemburg*, Frankfurt 2011, F.Deppe, >Zur Aktualität der politischen Theorie von Luxemburg<, in: *Die Linie Luxemburg-Gramsci. Zur Aktualität*

*und Historizität marxistischen Denkens*, Hamburg 1989, 14–32; F.Haug, *Rosa Luxemburg und die Kunst der Politik*, Hamburg 2007; dies., >Die Linie Luxemburg-Gramsci und darüber hinaus<, in: M.Brie u. F.Haug (Hg.), *Zwischen Klassenstaat und Selbstbefreiung. Zum Staatsverständnis bei Rosa Luxemburg*, 2011; W.F.Haug, >Luxemburgs Dialektik<, in: ders., *Dreizehn Versuche marxistisches Denken zu erneuern. Gefolgt von Sondierungen zu Marx/Lenin/Luxemburg*, Hamburg 2005, 236–251; T.Kunstreich u. E.Holler, >Antonio Gramsci – Rosa Luxemburg<, Tagungsbericht, in: *Das Argument* 155, H 1, 28. Jg., 1986, 111-113; Projekt Ideologietheorie, *Der innere Staat des Bürgertums. Studien zur Entstehung bürgerlicher Hegemonialapparate im 17. und 18. Jahrhundert*, Berlin 1986; P.Weiß, *Ästhetik des Widerstands*. 3 Bde., Frankfurt 1975, 1978, 1981; ders., *Notizbücher 1971–1980*. 2 Bde., Frankfurt/M. 1981

Traduction de François Laquièze